

FACE AU PIRE DES MONDES

MICHEL BEAUD

FACE AU PIRE
DES MONDES

ÉDITIONS DU SEUIL

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION ÉDITORIALE
DE JACQUES GÉNÉREUX

ISBN 978-2-02-105742-3

© Éditions du Seuil, septembre 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À la mémoire de Gilles Dostaler (1946-2011),
un ancien étudiant devenu un collègue et un ami.
Ensemble nous avons écrit et publié au Seuil en 1993
La Pensée économique depuis Keynes.*

Remerciements

Une fois encore je remercie Calliope.

Elle a accompagné toutes les étapes de la préparation et de la rédaction de ce livre ; elle en a lu et relu les différentes versions, donc tous les éléments de l'alarmant diagnostic et des sombres perspectives : une lecture d'autant plus pesante que cela fait des décennies que nous essayons de mettre en garde, d'alerter, d'agir pour éviter ce à quoi nous sommes aujourd'hui confrontés.

Je remercie également les éditions du Seuil, et Jacques Généreux, qui en a accepté le projet avec sa chaleureuse spontanéité et a suggéré quelques améliorations sur le texte final. Un grand merci aussi à Barbara Le Goff et à tous ceux qui ont assuré la fabrication et la diffusion de l'ouvrage.

J'ai largement eu recours aux sources disponibles sur Internet, et notamment Wikipédia ; en contrepoint, je voudrais exprimer ma gratitude à Vincent Dutois – de la librairie L'Esprit curieux à Fontenay-le-Comte –, qui m'a aidé à trouver dans l'incessant flot des parutions les ouvrages correspondant à mon champ de travail.

Je voudrais aussi rendre hommage au journal Le Monde, qui, malgré les difficultés de la période, conserve un haut niveau d'exigence, et à ses journalistes, qui rendent compte régulièrement de publications scientifiques et de rapports d'organisations internationales d'un très grand intérêt pour suivre l'actualité et en écrire l'histoire.

Enfin, je voudrais remercier les lecteurs du manuscrit dont les réactions, suggestions et désaccords m'ont amené à revoir et améliorer certaines formulations ou certains passages : Arnaud Blaszczyk et Emmanuelle, Christophe Defeuilley, économiste d'entreprise, Cédric Durand, Moritz Hunsmann, doctorant à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS, Paris) et à l'université de Freiburg (Allemagne), Thierry Picquet, président de la société OsCarbon, et Gaétan Pouliot, journaliste canadien.

Enfin, tout lecteur peut me faire part de ses commentaires en passant par mon site <<http://www.michelbeaud.com>> et en utilisant le bouton « Contactez-moi ». Merci d'avance.

M. B.

Avant-propos

Tu te rappelles : nous avons découvert ensemble que le monde était offert à tous les hommes pour être possédé par chacun d'eux avec l'aide de tous.

Georges Duhamel, *La Possession du monde*
écrit en 1917-1918, publié en 1919
(éd. 1945, p. 216)

Quand j'étais jeune, en Savoie chaque village avait une fontaine dont on pouvait boire l'eau à satiété ; j'ai bu l'eau des ruisseaux en montagne, je me suis baigné sans avoir à m'inquiéter de la qualité de l'eau dans le lac du Bourget, j'ai mangé des fruits, parfois « vérés », qui avaient du goût et dont la peau était recommandée pour ses vitamines – non à éviter pour les biocides cancérigènes qu'aujourd'hui elle recèle trop souvent. De nos jours, beaucoup peinent à le croire.

Adolescent, le monde m'apparaissait plein de promesses. Aujourd'hui, je vois les opportunités gâchées, les engagements bafoués et un tragique laisser-faire face à des enjeux essentiels.

Même si je n'en ai pas vécu les horreurs, la guerre – défaite, occupation, privations, destructions – a marqué mon enfance. Lycéen, j'ai pris conscience des camps, de la terrifiante arme atomique et des ravages de la pauvreté extrême. Quand j'eus à m'orienter, je choisis d'étudier l'économie politique. En ce

temps-là, je pensais y trouver de bons outils pour contribuer à rendre le monde meilleur.

Et puis – de Perroux au structuralisme et à l'étude des systèmes économiques, de Keynes à Schumpeter et à Marx, de l'analyse du « miracle » économique ouest-allemand¹ à celle du groupe Pechiney Ugine Kuhlmann² – m'apparut le rôle déterminant, en France³ et dans le monde, du capitalisme.

Profondément réticent à la « théorie pour la théorie », je considérais indissociables travail sur le réel et élaboration théorique. Le Centre universitaire expérimental de Vincennes me permit de construire des enseignements d'histoire économique axés sur le capitalisme et le socialisme : d'où la publication au Seuil, dans la collection dirigée par Edmond Blanc, de ces livres jumeaux : *Histoire du capitalisme, 1500-1980* (1981) et *Le Socialisme à l'épreuve de l'histoire* (1982). Dans le même temps, Calliope, mon épouse, engagée dans des combats écologiques, s'efforçait d'ouvrir mon esprit à la dimension environnementale ; plus tard, avec le Groupe de Vézelay, un long travail conduisit à la publication de *L'État de l'environnement dans le monde* (La Découverte, 1993).

Confronté aux puissantes mutations de la fin du xx^e siècle, je les ai d'abord analysées comme une « longue transformation », par bien des points comparable à la « grande dépression » de la fin du xix^e siècle (*L'Économie mondiale dans les années 1980*, La Découverte, 1989). Puis, dès lors que les activités humaines faisaient découvrir les fragilités et les limites de la Terre, il me parut nécessaire de trouver une désignation plus adaptée à ce que nous vivons ; ce fut « Le basculement du monde » – d'abord un article publié par Claude Julien dans *Le Monde*

1. *La Croissance économique de l'Allemagne de l'Ouest*, Cujas, 1966.

2. *Une multinationale française : Pechiney Ugine Kuhlmann* (en collab.), Seuil, 1975.

3. *Dictionnaire des groupes industriels et financiers en France* (en collab.), Seuil, 1978.

diplomatique (octobre 1994), puis *Le Basculement du monde. De la Terre, des hommes et du capitalisme* (La Découverte, 1997).

L'analyse du basculement du monde est structurée par la prise en compte de trois réalités ayant une capacité d'autoreproduction : la Terre (avec la diversité de ses biotopes), l'Humanité (dans la diversité de ses sociétés) et le Capitalisme (avec la diversité de ses formes régionales et nationales). Je fus ainsi amené à distinguer deux grandes ères dans l'histoire humaine :

- la très longue « ère des deux reproductions » (l'Humanité vivant de la Terre en la transformant à petites touches légères) ;
- la très récente « ère des trois reproductions », où la partie de l'Humanité bénéficiant des capacités productrices et transformatrices croissantes du Capitalisme démultiplie productions et consommations au détriment de la planète et d'une large gamme de sociétés pauvres.

Atteintes à la couche d'ozone, dérèglement des climats, épuisement de ressources essentielles et difficilement renouvelables (eaux, sols porteurs de vie, forêts, poissons, etc.), destruction d'espèces vivantes et amenuisement de la diversité végétale entraînant des ruptures dans les chaînes de reproduction du vivant, pauvretés, misères, malnutrition, famines... J'ai longtemps cru qu'il suffirait de mettre en lumière ces maux pour que, décrétant la planète en danger, de larges coalitions se créent afin d'y faire face. J'ai longtemps cru que l'aspiration de milliards d'humains à vivre dans des sociétés plus équitables sur une Terre demeurée vivante serait entendue par les puissances et les puissants et qu'une mobilisation planétaire permettrait de parer aux urgences et de mettre fin à la dévastation.

Las ! je vois qu'on ne s'engage pas dans cette voie, alors que bien des dégradations s'aggravent, certaines devenant irréversibles. Bien sûr, il y a les intérêts, les égoïsmes, les divergences Nord / Sud, les rivalités entre puissances, qui peuvent expliquer des retards dus à des négociations difficiles. Mais il apparaît

que de plus en plus de puissants acteurs œuvrent dans d'autres directions : certains évoquent des réductions massives de populations ; presque partout dans le monde se mettent en place des formes d'apartheid entre riches et pauvres ; de grandes firmes ou de petites équipes mettent en avant des mégaprojets technologiques susceptibles d'avoir de profondes conséquences sur nos sociétés. Si nous ne nous y opposons pas, ce sont l'apartheid par l'argent et la gestion techno-industrielle des risques, des ressources, du vivant et des humains qui nous régiront, ce qui impliquerait un implacable contrôle social. Et si les violences des marchés et des spéculations planétaires finissent de briser les cohérences (nationales, régionales, locales), si, face aux désastres, les puissants groupes mondiaux s'imposent comme des sauveurs suprêmes, alors s'ouvrira la pire des ères de l'histoire humaine.

C'est sur ce risque que ce livre invite à réfléchir, avec l'espoir que des forces suffisantes se mobiliseront pour l'écarter.

Prologue

Les organisateurs du monde moderne, qui se sont montrés impuissants à conjurer la guerre et qui n'ont pas pressenti la vanité de notre vieille civilisation, [...] en demeurent à nous entretenir des efforts surhumains qu'il nous faudrait assumer pour réparer leurs fautes.

Georges Duhamel, *La Possession du monde*,
écrit en 1917-1918, publié en 1919
(éd. 1945, p. 243)

Il y a eu l'île de Pâques¹, plus récemment Nauru ; demain, dans le courant du ^{xxi}e siècle, la Terre ?

Un raccourci, parmi tant d'autres

Près de l'Équateur, en plein Pacifique, à environ un millier de kilomètres des îles Marshall, de Kiribati et de Tuvalu, et sensiblement plus des îles Salomon, de la Papouasie et de la Micronésie, Nauru, une îlette de 21 km², est depuis des millénaires une terre : une halte ou un refuge pour les oiseaux. Le premier navire connu pour y avoir fait escale est un baleinier : c'est en 1798, et son

1. Voir notamment Diamond, 2006/2009, p. 111 *sq.*

capitaine anglais la nomme « Pleasant Island ». Au milieu du XIX^e siècle, ses cocotiers permettent aux habitants de vendre aux équipages ou aux marchands de passage des noix de coco – fraîches ou séchées².

Cette îlette perdue dans l'immense Pacifique a subi diverses dominations et une longue période d'exploitation ponctuée par les contrecoups des conflits mondiaux.

Début du XIX^e siècle : colonisation britannique.

1888 : protectorat allemand.

1896-1899 : découverte de la présence de phosphate par des employés d'une compagnie australienne.

1907 : début de l'exploitation à ciel ouvert du très riche gisement de phosphate, à la suite d'un accord négocié entre intérêts australiens, britanniques et allemands.

Début de la Première Guerre mondiale : occupation par des troupes australiennes.

1920 : mandat de la SDN attribué à l'Empire britannique, l'Australie assurant l'administration ; les dividendes de l'exploitation minière sont pour l'essentiel partagés entre les intérêts australiens, britanniques et néo-zélandais. Le travail est assuré par des centaines de *coolies* chinois.

1940 : destruction des cargos présents dans le port et des installations minières par des bombardements allemands.

1942 : occupation par les forces japonaises, qui y édifient une base avancée aérienne et navale.

1943 : bombardements américains, évacuation sur une autre île d'une large part (non utile pour les occupants) de la population.

1945 : reddition des forces japonaises présentes ; rapatriement des Nauruans survivants ; tutelle accordée par l'ONU à l'Australie.

1968 : indépendance de Nauru, avec 4 000 habitants le plus petit pays du monde ; nationalisation du phosphate, dont les

2. Folliet, 2009, p. 7 sq.

fabuleux revenus conduisent l'État à prendre en charge l'économique et le social, le présent et l'avenir.

1999 : Nauru, quasi ruinée, 9 000 habitants, devient le 187^e membre de l'ONU³.

En trente ans, Nauru a vécu comme un raccourci de ce qui nous menace à l'échelle planétaire.

Colonisations et dominations ont instauré une implacable exploitation : en 1920, le possesseur d'une terre recevait un dixième de cent par tonne extraite ; en 1968, il touchait 65 cents – une redevance qui sera régulièrement réévaluée. Certains propriétaires importants sont devenus millionnaires en une décennie.

En 1948, seulement 2 % des revenus de l'extraction du phosphate revenaient aux Nauruans. Dans les années 1970, c'est une manne qu'ils reçoivent, et ils sont propulsés, avec 20 000 dollars par an, dans le groupe des pays ayant les revenus par habitant les plus élevés.

À partir de la Nauru Phosphate Corporation, l'État se construit une économie moderne : la Bank of Nauru, Air Nauru, la Nauru Pacific Line, une université, de l'hôtellerie, une usine de désalinisation de l'eau de mer... L'État prend en charge le quotidien de chaque famille : l'éducation et la santé, bien sûr, mais aussi l'entretien de la maison et les services domestiques. Il prépare l'après-phosphate, avec des investissements immobiliers en Australie et aux États-Unis, touristiques dans le Pacifique.

Les Nauruans se grisent des délices de la consommation : faute de mieux, chaque famille a plusieurs autos, plusieurs télévisions, plusieurs frigos et congélateurs ; on ne répare pas. En cas de panne, on laisse sa voiture sur le bord de la route : l'unique route, qui permet de faire le tour de l'île – une occasion de s'arrêter dans une station-service et d'y déguster des plats chinois ou du *fast-food*.

3. *Ibid.*, p. 24-41 et 106.

Bref, Nauru est un petit paradis de la consommation : « l'argent coulait à flot..., on avait tout », diront certains plus tard. Mais bientôt, comme des épidémies, se répandent le diabète et l'obésité.

Gabegie, corruption, mauvaise gestion. L'extraction du phosphate décline sur cet îlot surexploité, où il ne reste plus guère d'arbres. Les revenus de son exploitation chutent. Le prix du pétrole monte. Les équipements des autres sociétés se révèlent surdimensionnés et leurs déficits se creusent. Plusieurs investissements à l'étranger ont fait flop. Et pour rembourser les dettes qui s'accumulent, il faut réaliser les autres. Ni le présent ni l'avenir ne sont plus assurés.

Vers la fin des années 1990, Nauru est proche de la ruine. L'Australie paie pour y installer des centres de rétention pour immigrants clandestins et demandeurs d'asile. Taiwan et le Japon assistent ce petit pays dont la voix peut être précieuse dans des organismes internationaux⁴...

Diable ! diront certains. En quoi cette pitoyable équipée de Nauru peut-elle préfigurer le devenir de notre belle et bonne Terre ?

Ils ont raison de se poser cette question : car, pour la Terre, ce sera infiniment plus long, plus complexe et plus grave. Peut-être nous en sortirons-nous mieux, peut-être moins bien.

La Terre et une partie de l'Humanité en danger

Car la Terre va mal. Bien des symptômes en attestent.

Quelques faits, parmi des milliers. En Europe comme en Amérique du Nord, la mort continue de frapper massivement les populations d'*abeilles*, et probablement aussi celles d'autres espèces d'insectes pollinisateurs. Dans les océans, divers phé-

4. *Ibid.*, p. 36, 41 *sq.*, 55 *sq.*, 93 *sq.*, 105 *sq.*, 117 *sq.*, 133 *sq.*, 146-147.

nomènes fragilisent le *plancton* où naissent d'innombrables chaînes de la vie océanique. Sur les côtes, un cinquième de la superficie totale des *mangroves* – environ 3,6 millions d'hectares – a été détruit depuis 1980⁵ : or ce sont des écosystèmes essentiels tant pour la vie des populations humaines locales que pour la reproduction de nombreuses espèces animales. De même, près d'un cinquième des *coraux* est définitivement perdu et plus d'un tiers est menacé de disparition d'ici 2050 : or « un tiers des espèces marines décrites en dépendent [... et] 500 millions d'êtres humains en tirent leur alimentation »⁶. Plus largement, selon l'UICN, plus de 17 000 *espèces* – sur près de 50 000 répertoriées – sont « menacées d'extinction »⁷.

Pour l'essentiel, ce ne sont pas des cataclysmes ou autres phénomènes naturels qui sont à l'origine de ces dommages mais, directement ou indirectement, les activités humaines.

Autre fait, peut-être anecdotique, peut-être précurseur de catastrophes analogues : le 2 mai 2006, dans une région industrielle de la province est de l'île de Java en Indonésie, un forage aurait déclenché une éruption de boue – ce que conteste la compagnie d'énergie indonésienne Lapindo Brantas, mise en cause. Selon Richard Davies, géologue britannique coauteur d'un rapport sur cet accident, « c'est au moment de retirer la tige de forage qu'il s'est produit un afflux de liquide dans le puits. La pression y a été si forte que les parois se sont fissurées, libérant à la surface une grande quantité de matières ». Quatorze morts, douze villages engloutis dans un lac visqueux d'un millier d'hectares, plus de cinquante mille habitants évacués : début

5. FAO, *Les Mangroves du monde, 1980-2005*, 31 janvier 2008, <<http://www.fao.org/newsroom/fr/news/2008/1000776/index.html>>.

6. Selon l'état des lieux présenté par l'Initiative internationale pour les récifs coralliens (ICRI) et l'Initiative française pour les récifs coralliens (IFRECOR), cité par Gaëlle Dupont, lemonde.fr, 18 février 2009.

7. UICN, <http://www.uicn.fr/IMG/pdf/Communiquede_presse_Liste_rouge_2009_International.pdf>, 3 novembre 2009.

2010, le « volcan Lusi » déversait encore près de 60 000 m³ d'eau et de boue par jour ; selon l'expert, « l'éruption du volcan ralentira dans quelques décennies, mais Lusi peut encore rester en activité durant des centaines d'années »⁸.

Le 20 avril 2010, l'explosion meurtrière de la plate-forme de forage Deepwater Horizon provoque une très grave marée noire dans le golfe du Mexique. Trois grands groupes, le britannique BP et les américains Transocean (forage) et Halliburton (services pétroliers), semblent y avoir contribué ; mais, face au président Obama et aux Américains, BP assume tout. Une fuite de plusieurs mois, près de 800 millions de litres de pétrole, d'énormes quantités de produits chimiques « dispersants » déversés⁹. L'administration américaine s'attache à faire indemniser ses citoyens, ses côtes et ses eaux. Mais qui demandera et obtiendra réparation des préjudices causés à l'océan, aux biotopes de la région et à la vie marine océanique ?

Le 11 mars 2011, à 14 h 46 heure locale, un séisme de magnitude 8,9 ébranle le Japon. Tokyo est secoué par plusieurs secousses. Au nord, un tsunami avec des vagues de dix mètres ravage la côte est du pays sur des centaines de kilomètres. L'arrêt automatique des centrales nucléaires a bien fonctionné. Mais très vite il apparaît que, dans la centrale de Fukushima, les systèmes de refroidissement de plusieurs réacteurs ne peuvent être remis en marche. De jour en jour, la situation s'aggrave : surchauffe, explosion, dissémination de fumées radioactives, évacuation de populations, alerte sur des produits frais (lait, poissons) et même, le 23 à Tokyo, sur l'eau du robinet – à éviter pour l'alimentation des bébés... Il n'y a pas eu d'explosion comme à Tchernobyl mais une forte pollution radioactive de la région et surtout de l'océan... Partout dans le monde, on s'en inquiète.

8. Cité par Arnaud Guiguitant, *lemonde.fr*, 13 février 2010.

9. Marc Roche, *Le Monde*, 4 novembre 2010, et Paul Benkimoun, *Le Monde*, 7 janvier 2011.

Il serait hélas aisé d'élargir le tableau de la dégradation de notre planète : la diminution des superficies des terres cultivables ; dans certaines régions, la tendance lourde au recul des forêts, particulièrement des forêts tropicales ; les atteintes à la couche d'ozone, l'effet de serre, le dérèglement climatique, la fonte des glaces polaires et des glaciers ; les pollutions chimiques et biologiques, industrielles, agricoles et urbaines ; le déclin de la biodiversité ; la multiplication des sources de radioactivité ; la prolifération des déchets qui accompagnent nos productions, nos activités et nos consommations, jusqu'à la présence d'une multitude de débris, de tailles très diverses, en orbite dans l'espace et dont certains peuvent constituer une menace pour nos communications et, par conséquent, pour de larges gammes de nos opérations – stratégiques ou quotidiennes.

Toutefois, ce tableau ne doit pas masquer ce point essentiel : dans les années 1980, l'Humanité a commencé à exiger de la Terre et à lui infliger plus qu'elle ne peut supporter. Et depuis, tout s'aggrave très vite.

Depuis toujours, si une population surexploite son territoire, ou un paysan sa terre, les ressources s'épuisent, les rendements chutent : chacun cherche au mieux à y remédier. De même, si un particulier ou un pays consomme sans compter, difficultés de paiement et contraintes de l'endettement l'obligent à se restreindre. Pendant longtemps, les populations confrontées à des ressources insuffisantes y ont remédié par des pillages, des conquêtes, de grandes migrations ; cette échappatoire est de moins en moins praticable sur une Terre de plus en plus peuplée et parcellisée en États qui se reconnaissent les uns les autres.

Sur une Terre dont on constate chaque jour combien elle est limitée et fragile, l'Humanité devrait rapidement adopter les mesures nécessaires pour cesser de la dégrader.

Mais l'Humanité est loin d'être construite, mature, capable d'assumer de telles responsabilités.

Il y a quelques millénaires seulement que des penseurs et des prophètes ont conçu l'idée de l'être humain – souvent en privilégiant l'homme – femmes et enfants demeurant entités négligeables. Il y a quelques siècles, des prêtres d'Europe se demandaient si des êtres ramenés d'autres continents avaient une âme et des savants si c'étaient des humains. Les racismes demeurent puissants et se combinent avec d'autres facteurs de division : les langues, les religions, les différenciations ethniques et nationales. S'y ajoutent les blessures et les humiliations de l'Histoire : conquêtes, massacres, prédatons, esclavagisme, exploitation, empires, dominations, expropriations et expulsions, guerres et autres conflits...

En outre, dans les deux derniers siècles, l'Humanité a été fracturée par le creusement de brutales inégalités : économiques, financières, techniques, scientifiques, militaires¹⁰...

Au début du premier millénaire de notre ère comme en l'an mil, le produit par habitant était d'un ordre de grandeur voisin sur les cinq continents ; en 1820, le produit par habitant est en Europe occidentale, terre d'émergence du capitalisme, deux à trois fois supérieur à celui des autres continents¹¹. Moins de deux siècles plus tard, le produit par tête est environ cinquante fois plus important dans les pays capitalistes riches que dans les « pays à faibles revenus »¹².

Cette fracture est la plus profonde, mais il en est d'autres. Il y a d'abord celles qui résultent des très fortes différences de dynamiques dans les pays de l'ex-tiers monde, certains continuant de stagner dans des situations de dépendance ou de

10. Pour un regard historique, voir Landes, 1998/2000 ; pour une évaluation économique, Maddison, 2001.

11. Maddison, 2001, p. 28.

12. En 2007, dans les pays riches – 1 milliard d'habitants –, le produit brut annuel moyen par tête atteint 39 700 dollars, alors que celui des pays pauvres – 1,3 milliard d'habitants – est de 750 dollars (Banque mondiale, 2009, p. 353).

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : GROUPE CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2011. N° 102657 (0000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

